

*Les explorations scientifiques en Asie Mineure à la fin du XVIII^e et
dans la première moitié du XIX^e siècle, la construction et les usages
de savoirs géographiques européens sur le monde ottoman*

Plusieurs géographies coexistent, physique, mythique, religieuse, humaine, administrative, historique, qui forment autant de strates qu'il convient d'étudier à la manière d'un archéologue afin de comprendre le but des explorations ainsi que la construction des savoirs géographiques.

D'un point de vue physique, l'Asie Mineure est la péninsule située à l'extrémité occidentale de l'Asie, entre la Méditerranée, la mer de Marmara et la mer Noire. La limite orientale est plus difficile à définir, à supposer seulement qu'elle puisse l'être. Strabon rapporte déjà les débats de son époque à ce sujet¹, notamment sur une ligne qui partirait d'Issos dans le golfe d'Alexandrette pour rejoindre la mer Noire. L'Halys, fleuve dont le nom moderne turc est Kızılırmak, qui prend sa source sur le haut-plateau arménien et va se jeter dans la mer Noire, a longtemps marqué la frontière entre les régions d'Asie dominées par les Grecs et celles entre les mains des Perses. Mais il ne délimite pas l'espace vers la Méditerranée et exclut de fait la région du Pont. Si l'on considère comme frontière naturelle l'Euphrate, l'Asie Mineure s'agrandit mais ce fleuve a deux branches mères, l'une prenant naissance près d'Erzurum, l'autre plus à l'est au nord du lac de Van, et il ne délimite pas complètement la péninsule dont la frontière septentrionale jusqu'à la mer Noire reste à définir. Le Taurus et les contreforts des monts arméniens apportent certes des supports mais insuffisants pour ne pas avoir recours à l'arbitraire, laissant de fait une approche purement géographique impossible. La géographie humaine consiste à dénombrer les peuples vivant sur le territoire, mais là encore les délimitations sur des critères ethniques sont impossibles, même à l'époque de Strabon², du fait de l'immigration et du mélange des peuples.

La géographie administrative semble plus simple et moins sujette aux ambiguïtés, mais elle est sensible aux changements politiques et aux conquêtes et fluctue au fil du temps. Les Grecs distinguaient onze contrées principales : la Mysie, la Lydie, la Carie et la Lycie à l'ouest, la Bithynie, la Paphlagonie et le Pont au nord, la Pamphylie, la Pisidie et la Cilicie au sud, et la Phrygie et la Cappadoce au centre. D'un point de vue politique, aux colonies grecques d'Ionie, d'Éolie et de Doride succédèrent les royaumes de Bithynie, de Paphlagonie, de Pont et de Cappadoce, réunis à l'Empire perse en 548 av. J.-C.. L'Asie Mineure forma ainsi à certains moments une seule satrapie. Après la conquête d'Alexandre et le partage entre ses successeurs, elle échoua aux Séleucides et se divisa en plusieurs royaumes indépendants dont le Pont, la Cappadoce, la Bithynie, Pergame, la Galatie, la Paphlagonie, etc. Passée sous le joug romain au II^e siècle avant notre ère, la province d'Asie comprenait la Carie, la Lydie, la Mysie, la Phrygie et la Troade, mais certains districts de Phrygie et de Lycaonie furent confiés aux rois du Pont et de Cappadoce. Des aménagements intervinrent au I^{er} siècle après J.-C., ainsi que sous Dioclétien qui la partagea en sept provinces : Asie, Îles, Hellespontique, Lydie, Carie, Phrygie I^{er} et Phrygie II^e. Constantin les refonda au IV^e siècle en trois diocèses : Asie, Pont et Orient, eux-mêmes subdivisés. Avec les multiples conflits entre les VII^e et XIV^e siècles – arrivée des Arabes, fondation de l'Empire de Roum par les Seldjoukides, création de nombreuses principautés – il est difficile de suivre l'évolution de toutes les entités politiques jusqu'à la conquête de l'ensemble de l'Asie Mineure par Amurat I^{er} dans les années 1380. Les provinces ottomanes (*elayet*) s'organisèrent au fur et à mesure de l'avancée des troupes. Au début du XVII^e siècle, l'on trouvait notamment les *elayets* d'Adana, d'Anatolie, de Karaman, de Marach, de Sivas, plus, selon l'extension que l'on donne à la péninsule, ceux d'Erzurum, de Trébizonde, une partie de ceux d'Urfa et de Diyarbakir. En 1864, une réforme créa un nouveau découpage : la péninsule asiatique se trouva alors sur les vilayets (provinces) d'Adana, d'Ankara, d'Aydın, de Hüdavendigâr (ou Brousse), d'Istanbul, de Konya, de Kastamonu, de Sivas et Trébizonde, ainsi

¹ Voir Strabon, *Géographie*, XIV, 5, 24.

² *Ibid.*, XII, 4, 4.

que sur une partie de ceux de l'Archipel, d'Alep et de Mamuret-ul-Aziz. Chaque province était divisée en *sandjak* ou *liva*, eux-mêmes divisés en *caza*. Cette division administrative apparaît rarement sous la plume des géographes qui préfèrent s'appuyer sur les auteurs de l'Antiquité. Le terme même d'Asie Mineure est symptomatique : il vient du nom latin de la province romaine *Asia minor*, en opposition à l'*Asia major* qui désigne la plus grande part de l'Asie. À l'origine, l'*Asia minor* ne comprenait qu'une petite partie de l'Asie Mineure géographique, qu'elle vint néanmoins à désigner à partir du V^e siècle. À la Renaissance et sous l'influence des textes byzantins, ce terme fut remplacé par celui de « Natolie » ou « Natolia », que l'on trouve par exemple dans *Le Théâtre de l'Univers* d'Abraham Ortelius, ou par celui d'« Anatolie » couramment en usage au XVII^e siècle. Celui-ci est tiré du grec ἀνατολή (*anatolè*) qui indique le lieu où le soleil se lève, c'est-à-dire l'Orient, la région se situant globalement à l'est de Constantinople. Le mot passa en turc sous la forme *Anadolu*, nom de la plus grande province de l'Empire ottoman. Sans doute pour éviter l'ambiguïté entre cette province et la péninsule asiatique, le nom d'Asie Mineure revint en usage au XIX^e siècle.

Les auteurs ont tendance à mélanger allègrement toutes les strates de dénomination géographique. Sur la carte établie par le géographe du roi Nicolas Sanson dans son ouvrage sur *L'Asie en plusieurs cartes nouvelles* (Paris, chez l'auteur, 1658), l'Asie Mineure est désignée par « Anatolie » ; les noms de province ottomane apparaissent, dont l'Anatolie qui se trouve ainsi répétée ; la toponymie des villes est tantôt antique (Pergame, Nicomédie, Milet), tantôt ottomane mais avec des déformations (« Aidinelli » pour Aydın-Ili, « Cogné » pour Konya), tantôt avec le nom antique et moderne (« Isnich [Iznik] ou Nicée »). Tout le travail du géographe consiste ainsi à uniformiser la toponymie et à faire correspondre noms antiques et modernes. Il s'agit surtout aux XVII^e et XVIII^e siècles d'un travail d'érudition livresque. Les cartographes français comme Guillaume de Lisle ou Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville au XVIII^e siècle sont des géographes de cabinet, n'ayant jamais voyagé dans les pays lointains pourtant représentés de manière remarquable sur leurs cartes. Mais ce travail de comparaison entre les auteurs plus ou moins antiques a des limites, et pour situer avec exactitude les villes anciennes et modernes, rien ne remplace l'expédition sur le terrain.

Chaque voyageur est un géographe potentiel. En effet, le seul fait d'indiquer son itinéraire, le temps de trajet entre deux points, le nom des villages traversés, la présence ou non de ruines, donne de précieuses informations pour la cartographie et la toponymie. Le voyageur doit même obligatoirement posséder des notions de géographie des régions traversées s'il veut gagner du temps et éviter de fâcheux détours. L'érudit qui part en Asie Mineure, qu'il soit à la recherche de plantes ou de manuscrits, n'en oublie pas pour autant les connaissances géographiques qu'il veut faire progresser. Ainsi le comte de Choiseul-Gouffier signala parmi ses ambitions celle « de réformer quelques erreurs de géographie », Ulrich Jasper Seetzen (1767-1811), médecin de formation, effectua des observations astronomiques et dressa des cartes, et le consul Louis-Alexandre-Olivier de Corancez (1770-1832) s'adonna aussi aux travaux géographiques en plus de ses recherches botaniques. Un scientifique était alors un homme au savoir encyclopédique qui se montrait curieux de tout. Léon de Laborde, artiste, n'en était pas moins un brillant érudit qui s'intéressa aussi à la géographie et se voulut le continuateur du colonel Leake : ce dernier évoquait des antiquités « à Eski-Carahissar, Beyat, Combet, etc., villages modernes qui répondent à quelques positions de villes anciennes [que Laborde voulait] fixer »³.

L'exemple de Léon de Laborde est intéressant pour montrer comment un voyageur pratique la géographie. Tout d'abord, il est muni d'instruments de mesure indispensables pour s'orienter et calculer sa position : une boussole et un sextant. Il emmène ensuite avec lui plusieurs ouvrages, les uns portant sur la période antique (le sixième tome de la *Géographie* de l'Allemand Konrad

³ Léon de Laborde, *Voyage de l'Asie Mineure*, Paris, Firmin Didot, 1838, p. 68.

Mannert⁴ et les volumes de Strabon et d'Hérodote touchant à l'Asie Mineure), les autres étant des récits de voyage plus modernes comme ceux du colonel Leake, de Charles Leonard Irby (1789-1845) et James Mangles (1786-1867)⁵. Enfin, il recueille sur place des indices : décombres de temples et de monuments, médailles et inscriptions. Léon de Laborde découvre ainsi un important site en ruines non loin de Yalovatch (Yalvaç) qu'il déduit être celui d'Antioche de Pisidie : « la carte de Peutinger et les commentaires du colonel Leake que nous avons sous les yeux, et qu'appuie une citation de Strabon assistée des inscriptions et des médailles que nous trouvons ici, nous prouvent que nous avons fait une grande et vénérable découverte »⁶. William Leake ignorait son emplacement exact ; le mérite de la découverte n'en reviendra cependant pas à Léon de Laborde, mais au chapelain anglais de Smyrne, Francis Vyvyan Jago Arundell, qui visita ces ruines en 1833, soit sept ans après Laborde, et publia en 1834, soit quatre ans avant *Le Voyage de l'Asie Mineure*, l'ouvrage intitulé *Discoveries in Asia Minor: Including a Description of the Ruins of Several Ancient Cities and Especially Antioch of Pisidia*. L'on voit néanmoins ainsi clairement comment se construit le savoir géographique, à partir des auteurs de l'Antiquité, des récits des voyageurs modernes, des études épigraphiques et numismatiques réalisées sur place. À cette liste l'on pourrait ajouter les géographes orientaux, utiles pour les problèmes toponymiques, dont les ouvrages commencèrent à être traduits dans les langues européennes à partir du XIX^e siècle, comme le *Ğihān-nūmā* du savant ottoman Kātib Ćelebi (1609-1657), cosmographie imprimée en turc à Constantinople en 1732 et traduite en latin par le professeur Norberg en 1818⁷.

Le mouvement d'exploration fut encouragé par les sociétés de géographie : celle de Paris fut fondée en 1821⁸, la *Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin* en 1828, la *Royal Geographical Society*⁹ de Londres en 1830. Ces sociétés savantes diffusèrent aussi dans leurs revues de nombreuses relations de voyage, soit en les publiant, soit par des comptes rendus. En 1830, les lieutenants Camille Callier et P. J. A. Stamaty, ingénieurs géographes issus de l'École polytechnique, reçurent des instructions conjointes du ministère de la Guerre et de la Société de géographie : ils devaient « recueillir des documents topographiques sur l'Asie Mineure, la Syrie et l'Arabie Pétrée »¹⁰. Stamaty trouva la mort au cours du voyage, mais Camille Callier revint en 1834 et présenta au cours des séances de la Société de géographie en janvier et en mars 1835 ses travaux qui lui valurent la grande médaille d'or de la société et d'en être nommé secrétaire général en 1839¹¹. Son ouvrage qui devait sortir sous le titre de « Voyage dans l'Asie Mineure » ne vit finalement pas le jour, mais des extraits et compte rendus furent publiés dans le *Bulletin de la Société de Géographie* comme le « Voyage de MM. Callier et Stamaty dans une partie de l'Asie-Mineure »¹². Pour cette exploration, l'alliance entre la Société de géographie et le ministère de la guerre est révélatrice de l'utilisation du savoir géographique.

⁴ Konrad Mannert, *Geographie der Griechen und Römer. Sechster Theil. Drittes Heft. Kleinasien*, Nürnberg, Ernst Christoph Grattenauer, 1802.

⁵ *Travels in Egypt and Nubia, Syria and Asia Minor; During the Years 1817 & 1818. By the Hon. Charles Leonard Irby and James Mangles, Commanders in the Royal Navy*, London, Thomas White and Co., 1823.

⁶ Léon de Laborde, *op. cit.*, p. 114.

⁷ *Ğihan Numa, Geographia orientalis ex turcico in latinum versa a Matth. Norberg*, Londini Gothorum, Literis Berlingianis, 1818.

⁸ Voir Dominique Lejeune, *Les Sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1993.

⁹ Voir Ian Cameron, *The History of the Royal Geographical Society 1830-1980: To the farthest Ends of the Earth*, London and Sydney, Macdonald and Jane's, 1980.

¹⁰ Lettre du comte de Bourmont, ministre de la Guerre, datée du 1^{er} avril 1830, conservée dans les archives de la Société de géographie, colis 2, n°1523, p. 1.

¹¹ Sur le voyage de ces ingénieurs géographes, voir l'introduction de Hussein I. El-Mudarris et Olivier Salmon à Camille Callier, *Mémoire sur la Syrie*, Alep, Dar Al-Mudarris & Ray Publishing, 2010.

¹² Bulletin n°98, juin 1831, t. XV, Paris, Arthus-Bertrand, p. 261-296.

L'ouvrage d'Yves Lacoste l'a rappelé il y a une trentaine d'années : *La géographie ça sert, d'abord, à faire la guerre*¹³. La connaissance du terrain est essentielle en cas de conflit, la carte qui est la forme de représentation géographique par excellence, porte les renseignements nécessaires à l'élaboration des tactiques et des stratégies, et constitue un moyen de domination de l'espace. Sa réalisation coûteuse est souvent assurée par le gouvernement. Il existe ainsi une tradition de cour de la géographie. Dès le XII^e siècle, Roger II de Sicile s'attacha les services d'Al-Idrissi qui réalisa un planisphère. L'*Atlas Major* édité par Joan Blaeu à Amsterdam fut offert en 1668 par l'ambassadeur néerlandais Justinus Colyer au sultan qui le fit traduire en turc en 1675. En 1691 en France fut créé le corps des « ingénieurs géographes du roi » qui regroupaient les divers ingénieurs du royaume. Ils étaient principalement chargés des fortifications des places et de tous les travaux relatifs à la guerre, mais aussi de la reconnaissance du terrain, des plans des camps, des itinéraires des troupes ainsi que des documents cartographiques utiles au bon fonctionnement des campagnes militaires. Les diplomates étaient également avides de géographie. Le comte de Choiseul-Gouffier (1752-1817) était certes amateur d'antiquités, mais le discours préliminaire de son *Voyage pittoresque de la Grèce* détaille longuement le contexte géostratégique au moment de son voyage à la fin des années 1770 et constitue un vibrant plaidoyer en faveur de la liberté de la Grèce.

L'intérêt stratégique envers l'Asie Mineure commença à poindre à la fin du XVIII^e siècle avec les guerres qui opposèrent l'Empire ottoman à la Russie désireuse d'exercer son influence sur les Balkans et surtout de s'assurer un accès à la mer Méditerranée. Mais les guerres de 1768-1774 et de 1787-1792 avaient pour théâtre l'Europe de l'Est et la région de la mer Noire. Le Nord de l'Anatolie représentait alors une voie d'accès sans danger vers la mer Noire : le comte Louis-François de Ferrières-Sauvebœuf l'emprunta en 1785-1787 alors qu'il était chargé de convoier des armes à feu vers Trébizonde et dans les provinces de l'Empire ottoman proches de la Géorgie et de la Perse¹⁴. Cet enjeu de l'Asie Mineure devint plus prégnant après la guerre de Crimée (1853-1856) et celle de 1877-1878 à l'issue de laquelle les Anglais réclamèrent, lors de la négociation du traité de Berlin, des droits de protection sur l'Asie Mineure pour surveiller les progrès des Russes¹⁵. La guerre entre la Porte et l'Égypte dans les années 1830 attira quant à elle l'attention sur le sud de l'Anatolie du côté de la Syrie. Le centre resta relativement à l'écart des appétits coloniaux car il était perçu comme le cœur même de l'Empire ottoman¹⁶. Le développement des travaux géographiques à cette époque doit être mis en relation avec ces conflits et les ambitions plus ou moins hégémoniques. On peut ainsi proposer une autre interprétation de la disparition au XIX^e siècle du terme d'« Anatolie » au profit de celui d'« Asie Mineure » : ce dernier fait référence à la période de la domination romaine de même que les Européens aspiraient à une nouvelle domination en Orient ; l'Empire ottoman était en outre perçu comme « mineur », décadent à tout point de vue, militaire et civilisationnel, donc comme une terre facile à conquérir.

¹³ Ouvrage paru à Paris chez Maspero en 1976 ; rééd. La Découverte, 1985, et nouvelle édition augmentée chez le même éditeur en 2012.

¹⁴ Voir les *Mémoires historiques, politiques et géographiques des voyages du Comte de Ferrières-Sauvebœuf, faits en Turquie, en Perse et en Arabie, depuis 1782, jusqu'en 1789*, Paris, Buisson, 1790.

¹⁵ Voir Gustave Léon Niox, *Géographie militaire*, Paris, L. Baudoin et C^{ie}, 1887 (2^e éd.), t. V, p. 16. L'auteur évoque la possibilité pour les Russes de prendre Constantinople à revers en suivant la route terrestre par Erzeroum, Sivas, Tokat, Ankara et Brousse.

¹⁶ Voir la réaction du sultan Abdül-Hamid aux articles de journaux coloniaux allemands lorgnant sur l'Asie mineure : « Tant qu'il s'agit de nous servir des Allemands pour améliorer la situation économique de l'Anatolie, je suis d'accord ; mais les journaux d'Allemagne veulent qu'on établisse des colonies allemandes le long de la ligne de Bagdad. À quoi pensent donc ces journalistes ? Se figurent-ils que nous allons livrer à des colons allemands cette terre d'Anatolie, que nos pères ont acquise au prix de tant de sacrifices ? [...] Dans l'Anatolie, il nous faut rester seuls » (Ali Merad, *L'Empire ottoman et l'Europe d'après les Pensées et souvenirs du sultan Abdul-Hamid II (1876-1909)*, Paris, Publisud, 2007, p. 117).

Si la géographie sert d'abord à faire la guerre, elle ne sert pas qu'à cela. Une meilleure connaissance de la toponymie et la redécouverte de sites antiques permirent de mieux comprendre certains passages des auteurs grecs et romains, et par un effet de dominos, de découvrir d'autres sites, eux-mêmes éclairant à leur tour d'autres textes antiques.

L'essor des explorations au début du XIX^e siècle correspondait donc à une double nécessité : les limites de la géographie de cabinet et la volonté de mieux connaître le territoire ottoman en vue d'une domination militaire et/ou économique. Le savoir se construit sur l'étude de l'ensemble de la littérature géographique et historique depuis l'Antiquité jusqu'aux voyageurs modernes ainsi que par une étude sur le terrain qui avait recours à l'astronomie, l'épigraphie et la numismatique, chacune nourrissant l'autre de ses apports. Le but n'était pas toujours la seule érudition mais aussi la connaissance du terrain à des fins militaires, ou tout du moins au service de certaines ambitions coloniales, le savoir géographique étant alors un instrument de pouvoir. Cette dimension politique reste sensible aujourd'hui encore car certains refusent de voir leur territoire cartographié en détail, par exemple par la voiture Google. Mais Léon de Laborde ne peut en rien être comparé au conducteur de cette voiture : il analyse les données, les confronte à ses connaissances, les enrichit de ses réflexions et les magnifie dans ses dessins.

Hussein I. EL-MUDARRIS